

PASCAL.—Et pourquoi ne trouverais-je pas ?
BAPTISTE.—C'est là dessus que j'ai philosophé, c. à. d. argoté que... que... bête, pas fin, chiche, avare, pourrait s'marier.

PASCAL.—Que dis-tu, grossier ?
BAPTISTE.—Je dis que c'est moi qui est tout ça fichez-vous pas, j'vas sortir plutôt, cur.....

PASCAL.—Oui va-t-on sot imbécile, et travaille surtout, cancre, parcasseux. (à Arthur) — Je te dis que tout se ligue contre moi, la maladie, les domestiques, des argents perdus, des soucis de toute sorte, oh ! chienne de vie ourragée !

ARTHUR.—Ah ! ah ! ces vieux garçons, ils ont toujours le désespoir dans l'âme. T'as de pauvres diables qui endurent le martyre en ce monde, car c'est un martyre que de vous endurer vous autres mêmes et à qui la vie future n'offre pour épouse que la délicieuse Proserpine, femme de Mr. Satan.

PASCAL.—Tu seras toujours gouailleux, et tu n'auras jamais à offrir à mes souffrances d'autre baume que des malignes plaisanteries. Voyons, sérieusement, que ferais-tu si tu étais moi.

ARTHUR à BAPTISTE.

BAPTISTE.—En v'la encore une bêtise.—
ARTHUR.—.....Au cou d'une jolie femme, imbécile.....

PASCAL.—Ah ! ça, ça plus de bon sens..... Mais tu sais je ne suis pas bien.

ARTHUR.—La belle carcasse que cette tendre moitié aurait pour conjoint. — Réflexion faite que ne te mets-tu à l'engrais ?

PASCAL.—Parle donc sensément farceur.
ARTHUR.—Eh ! bien, soit, laisse là le maudit docteur qui te médicamente et appelle à ton secours le jeune docteur Curetout. Il a plus de médecine dans le corps qu'un vieux garçon n'a de caprices.

PASCAL.—Mo chargera-t-il cher pour me guérir.
ARTHUR.—Pour te guérir ? cela dépend ! si tu es fort crasseux, oui.

PASCAL.—Toujours des blagues.—Veux-tu le faire venir me voir, mais dis lui que je n'entends pas payer sa visite, autrement qu'il reste.

ARTHUR.—C'est-à-dire que tu aimes autant crever que de dépenser un écu. Si le diable ne te chauffe pas la coïne un jour, il n'a pas de cœur, et il ne mérite pas la position qu'il occupe.

Soit, je vais t'envoyer le Dr. Curetout à l'instant, mais tu comprends, il faut paraître malade, plus qu'on ne l'est quand on change de médecin, couche-toi donc sur ton sofa, et fait-toi veiller par ton domestique.

PASCAL.—Passe pour me coucher sur le sofa, mais me faire veiller par Baptiste, ça va lui faire perdre du temps... et le temps c'est de l'argent ; à moins que tu disso au médecin que je suis pauvre.

ARTHUR.—Oui oui, sois tranquille. [Il sort.]
Pascal se couche et appelle Baptiste.—

BAPTISTE.—Quicus, vous v'la-t-il malade à cet heure, ousee donc que ça vous quint notre maite.

PASCAL.—Veille-moi pendant que je vas dormir.— J'ai envoyé chercher le docteur Curetout, il va arriver dans l'instant, et tu comprends, mon homme pour pas qu'il me charge trop je lui offrirai un petit coup, tu auras soin de mettre les plus petits verres.

BAPTISTE.—Oui, maite, j'frais comme vous dites, pareil, dormez donc, j'vas veiller pour vous ; [Pascal s'endort : Baptiste marche à pas de loup ; et à l'extrémité opposée du théâtre, il tient le monologue suivant :]

Lo v'la malade de corps aujourd'hui ; m'semblait ben qu'il avait quelque chose de dérangé dans le grenier, mais je pensais la carcasse bonne : y paraît q'les deux sont détraqués.— S'il allait tout d'même comme on dit vulgairement faire un pet à la lune, pauvre Baptiste, te v'la pas d'position sociale. Rien qu'à penser à ça les mains me tombent des bras, mes jambes tremblent sur mes genoux, mes pieds s'allongent dans mes souliers de bœuf, une sueur glacée comme qui dirait tropicale, arrose les membres de ma corporation Ah ! Baptiste, mon ami, tu m'as traité de fou, mais entre confrères il faut s'aider. Or donc ça, requins ben ce que te dira le Dr. Curetout. Ture tout, Curetout ; — ça, fait que si ton maite s'appelle pas de tout, tu lui indiqueras les proscriptions...

Mais on cogne, voyons qui vient. Oh ! c'est ça l'infirmité médicale. — Entrez.

A CONTUNIER

Le Canard.

MONTRÉAL, 10 AVRIL 1880

REDACTEUR — — — LE CHAT

Aux Agents et Abonnés.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

Le CANARD n'a pas beaucoup de félicitations à prodiguer à ses agents ni à ses abonnés. Il constate avec plaisir d'heureuses exceptions.

Quelques-uns de nos agents ne nous rendent pas compte, et gardent sans façon notre argent ; d'autres ne l'envoient que des mois après qu'ils l'ont retiré.

Plusieurs de nos abonnés ont pris pour tâche de lire le CANARD gratuitement. Ils pensent que cela paie. Nous ne partageons pas cette manière de voir. Nous avertissons strictement les uns et les autres.

Nous espérons qu'ils mettront ordre à leur conscience en nous payant sans retard, sinon le Chat se mettra à leurs trousses.

M. F. Béland, No 264, rue St. Jean, est notre agent général à Québec.

GODIN, MONDOU & CIE.

Caucus bleu et rouge.

Chapleau à Sénécal. — Sais-tu, mon engin à chemin de fer, que l'existence de notre gouvernement est sérieusement menacée.

Sénécal. — Comment ça, y aurait-il des désinfectious.

Chapleau.—Pas ça, imbécile, puisque l'on dit que c'est toi qui gouverne, au moins tâche de parler français. Il faut dire des déflections.

Sénécal.—Le mot ne fait pas le diable à la chose. Au reste, on fait de français, il paraît, au dire des connaisseurs, que tu n'en sais guère plus long que moi.

Chapleau.—Pas d'injures, l'ami, je ne mérite pas ça de toi. Tu dois me traiter autrement, après les petites faveurs que je t'ai faites.

Sénécal.—T'as raison. C'est bon, qu'y a-t-il en fait de déflections ?

Chapleau.—Il y a que ce damné de Sheyn que nous avons acheté et payé la peau et les os, menace de retourner à Joly.

Sénécal.—Le veau !—et les autres du troupeau.

Chapleau.—Les autres ont encore envie d'aller têter à la même mamelle. Et si on ne les allaite pas, eux et leurs frères, et les parents quelconques, notre gouvernement ira au diable.

Sénécal.— Quel dommage. Combien faudrait-il à ces suceurs là ?

Chapleau.— Mais de l'argent, des contrats, de l'emploi, des charges, et toute la province s'il y avait moyen. C'est-à-dire que ça rongerait joliment ton magot. Voyons, es-tu prêt à sacrifier quelque chose ?

Sénécal.—Ah ! cher ami, c'est dur, ça. Mais enfin plutôt que de tomber entre les mains de ce marcheur en raquettes de Joly ?...

Chapleau.—Ainsi tu dis...

Sénécal.—Chut, voici les rouges qui rentrent dans la chambre voisine. Écoutons.

Joly.—Eh ! bien, Mercier, que dit-on ?

Mercier.— Qu'avec de l'argent, de l'énergie, on a acheté ces misérables-là. Ces gueux politiques se vendent comme dindons en foire.

Marchand.— En foire... dis-tu Mercier. Pas de jeux de mots, cela me pu au nez.

Mercier.—Allons, Marchand, soyons sérieux. Je dis que nous rattraperons le pouvoir pourvu que l'on paie un peu.

—Vois donc Parent, l'un des nôtres, vendu à Chapleau pour quelques \$700. Qu'on lui offre plus, il est à nous.

Joly.—Je n'aime pas ces marchés-là, ils sentent la canaillerie.

Marchand.— En politique, il n'y a pas de canaillerie ; le plus fin attrappe le plus bête ; c'est mon opinion et je la partage avec Mercier, puisque c'est tout ce qu'il nous reste à partager.

Langelier.— Marchand a raison ; au reste avec les loups, il faut hurler. Et la politique, telle que nous la pratiquons dans le pays, n'est autre chose que l'empêchement des deniers du peuple par ceux qui le conduisent, par ses élus.

Je voudrais bien savoir s'il y aurait un bleu ou un rouge assez stupide pour s'engueuler sur les hustings par tous les temps et s'écarter des mâchoires en chambre pour les doux yeux du peuple, s'il n'y avait au bout les appointements, puis

« Os de poulets et os de pigeons ».

Que le mandat soit gratuit, et je veux être pendu si l'on trouve un patriote qui offre ses services à ses concitoyens.

Sénécal bas à Chapleau.—S'il faudrait être bête !

Joly.—La cupidité a tué le patriotisme chez les Canadiens. Il y eut un cri d'indignation dans la chambre d'assemblée lorsque le grand Papineau proposa que les membres fussent salariés.

Mercier.—Il faut être honnête, mais tout travail mérite salaire,—et le salaire doit être en proportion de la position de l'homme et de ses talents.

Sénécal, (bas.)—Il n'est pas bête—tiens, ce garçon là.

Chapleau.—C'est le plus futé de la bande rouge ; es-tu assez serpent pour l'amorceur ?

Sénécal.—Fichu, il est de bonne prise, mais la conquête est raide à faire ; j'aime autant harponner une baleine.

Marchand.— Pour être chef d'un parti, il faut de la ruse de l'astuce, aller à la messe, faire ses Pâques humblement, — et si l'on se trouve dans une famille canadienne, à veiller un soir de carême, dire à la mère qu'elle ne se gêne pas de dire le chapelet, que ça sera autant de fait pour lui ; — enfin être un peu dévotement canaille.

Sénécal, (bas.)—A-t-il de la touche, ce Marchand ;

Joly.—A ce compte, je ne puis rester votre chef.

Langelier.— Vos scrupules font voir la délicatesse de votre conscience, et l'énorme différence qu'il y a entre vous et sir John,—mais McKenzie, un semblable à vous, a culbuté, — vous aussi,—et toute cette dégringolade est le résultat de consciences timorées.

Marchand.—C'est mon opinion et je la partage.

Joly.—Et vous, Mercier ?

Mercier.—Moi, je ne dis rien.

Joly.—Je comprends que vous voulez me jeter par dessus bord. Soit.